

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Parler de ce qui manque

Christiane Teasdale, *À propos de l'amour*, Montréal, Boréal, 1990, 177 p.

Diane-Monique Daviau

Numéro 58, été 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38248ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Daviau, D.-M. (1990). Compte rendu de [Parler de ce qui manque / Christiane Teasdale, *À propos de l'amour*, Montréal, Boréal, 1990, 177 p.] *Lettres québécoises*, (58), 23–24.

Parler de ce qui manque

NOUVELLES
Diane-Monique
Daviau

J'ai un faible pour les textes qui en cours de lecture me donnent le

goût... d'écrire ! Ils sont tellement rares, ces textes-là ! Mais il en existe. Et ils me surprennent chaque fois. La *Nuit yougoslave* est un récit soigné qui aborde d'une manière sensible un grand thème, celui de la foi mise à l'épreuve. Écrits avec soin, avec cœur, je dirais, ils ont en commun — qu'il s'agisse de contes, de nouvelles, de récits — d'être traversés par un regard dont la lucidité n'exclut nullement l'humour, d'être structurés très finement sans pour autant donner l'impression d'être, disons, corsetés. Les univers mis en lumière sont toujours très personnels et la manière dont le lecteur y est introduit l'est tout autant. Telles sont les nouvelles de Christiane Teasdale. Graves, c'est vrai, denses, mais jamais lourdes, jamais figées. De temps en temps presque aériens. Complexes sans être compliqués.

À propos de l'amour : voilà un titre qui convient tout à fait, à la condition, toutefois, que l'on accepte l'idée que l'on puisse également parler de ce qui n'existe pas. Car l'amour, ici, c'est tout aussi bien l'amour totalement absent, l'amour franchement déçu, que l'amour « simplement » décevant, l'amour tourment, l'amour point tournant, celui autour duquel on tourne, qu'on aimerait peut-être aussi pouvoir détourner comme un avion ou contourner comme un obstacle.

Comprendre : pardonner. Plusieurs des nouvelles rassemblées dans ce recueil tournent autour de l'amour du père, l'amour ressenti pour le père, l'amour qui devrait venir du père ou alors ses contraires, l'amour absent, l'amour manquant de part et d'autre. On peut tourner longtemps autour sans jamais en atteindre le cœur.

Ma nouvelle préférée, « La gifle », celle qui ouvre

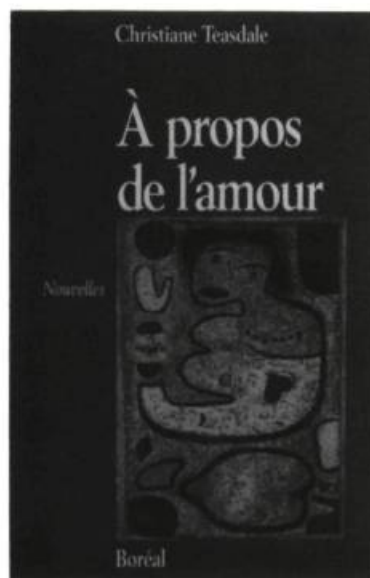
le recueil, met dès le début les pièces en place. Le père attaque, misogynie, cruel. Marie déplace quelques pions sur l'échiquier, riposte. Pour se défendre, elle attaque à son tour, essaie de gagner, espère arracher une victoire, un peu d'admiration, un brin d'amour au père. Peine perdue puisque malgré tous les efforts de

Marie, contre toute attente et contre toute logique, c'est encore une fois le père qui l'emporte, emportant avec lui par la même occasion le peu d'amour — tout l'amour qui aurait pu être partagé. Mais il y a un jour un prix à payer pour toutes ces manipulations, ces mesquineries, ces refus, ces manques et ces manquements. Ici, il est encore trop tôt pour le pardon. C'est d'abord le temps de la douleur, de la révolte. Le temps de passer à la caisse. Le temps de la formidable gifle. Qui fait vieillir de dix ans d'un seul coup.

Pour pardonner l'absence ou le refus d'amour,

il faut comprendre, et pour comprendre, il faut le

temps. Le lent passage à l'âge adulte. Alors, qu'il le veuille ou non, le père, et toutes les figures paternelles dans son sillage, finit par tomber de son piédestal. C'est à cette dégringolade que nous fait assister le livre de Teasdale.



Premiers craquements dans «Petits déjeuners». Ce père qui trompe ses filles, les fait marcher depuis des années, oriente leurs pensées, leur faisant miroiter des images et faisant naître en elles des souhaits qui n'auraient autrement pas vu le jour et ne les auraient donc pas fait souffrir inutilement, ce père bourreau qui «aimait tant ces petits visages tendus dans l'attente de quelque chose que lui seul pouvait leur donner» se verra un jour ridiculisé par l'aînée. Il aura beau exiger une reddition complète, on devine que pour Bernadette, c'est fort probablement «la dernière fois». Il est fini, le règne du père tyran. Bientôt, peut-être, elle sera comme Agnès.

Agnès, dix-huit ans, fait comme s'il n'existait pas, ce père qui ne s'est pas donné la peine d'être là et d'aimer : «Agnès refusait carrément de le voir, refusait même de lui parler, malgré qu'il eût traversé l'océan dans le seul but de l'embrasser». Et lorsqu'elle accepte finalement une promenade à la campagne, c'est «en groupe» qu'elle s'y rend, c'est dans une autre auto qu'elle monte, avec d'autres personnes. Le père, elle l'ignore totalement. Elle n'a plus rien à lui dire. Juste deux ou trois petites choses à lui faire ressentir, le temps d'un après-midi. Un peu d'humiliation, une bonne dose d'inquiétude, des regrets, peut-être. De la déception, certainement. Pas de baiser d'adieu, «elle ne lui en

donna pas le temps, elle s'éloigna à pas vifs sans sourire et sans dire adieu», voilà, c'était fait, elle avait disparu, lui avait finalement rendu la monnaie de sa pièce («Agnès en filigrane»).

Car avant d'être Agnès et Bernadette, on a peut-être été dans la peau de Juliette, celle qui a dû «ravalier sa colère» et s'est fait la promesse solennelle de le lui faire payer un jour très cher. «Elle partirait et jamais plus il ne la reverrait», rumine Juliette. Charlotte aussi planifie de s'enfuir («En attendant l'aube»). Mais plutôt que de garder «les yeux au sol» comme Juliette, elle les ferme «pour reprendre des forces» et, au lieu de machiner sa vengeance, elle s'endort en pensant à Anton, le bel Anton... Qui s'est dérobé lui aussi à son amour.

Alors, quand on atteint l'âge d'Anne («Un soir à la campagne»), on est vacciné depuis longtemps contre l'amour. On s'est juré de n'aimer aucun de ces hommes qui pourraient nous faire souffrir. On connaît trop bien leur médiocrité. Mais parce qu'on a fait justement le tour de la médiocrité de ces hommes-là, parce qu'on comprend pourquoi il leur est si difficile de donner ce qu'ils n'ont pas, on pardonne aussi peu à peu et au lieu de jeter un regard tranchant sur la médiocrité du père et celle de tous ses substituts, on finit même par détourner le regard pour ne pas être témoin de leurs humiliations, pour ne pas les humilier davantage. **Lq**

L'instant même

Une maison totalement vouée à la nouvelle



Choisies parmi plus de trois cents textes dans le cadre du deuxième concours littéraire de l'Office franco-québécois pour la jeunesse, les dix nouvelles que voici proposent dix villes imaginaires de part et d'autre de l'Atlantique.

En une ville ouverte
Collectif d'auteurs
français et québécois
1990, 203 pages 17,95 \$



Des nouvelles dans lesquelles sont rarement absentes les petites cruautés ordinaires... et extraordinaires qui tissent nos existences.

Circuit fermé
de Michel Dufour
1989, 108 pages 14,95 \$



Un des premiers livres québécois dont on peut dire qu'il est ouvert aux influences étrangères, à l'aventure de la littérature universelle du XXe siècle.

La mort exquise
de Claude Mathieu
1989, 111 pages 14,95 \$

L'instant même

C.P. 8, succursale Haute-Ville
Québec (Québec)
G1R 4M8

Silences Vient de paraître

de Jean Pierre Girard
1990, 145 pages
L'auteur s'est mérité le prix Adrienne-Choquette de la nouvelle 1990 pour ce premier recueil.